

content ? me dit-il. — J'imagine, mon colonel, répondis-je, qu'il ne s'agit pas pour moi d'être satisfait, mais d'obéir. — Eh bien, non, reprit-il en riant; je ne vous laisse pas. Je vous prends pour remplacer Fleury. Allez chercher votre cheval. Prenez un homme pour le soigner, et venez vous installer ici dès ce soir. Vous êtes à moi. »

La prudence, les recommandations paternelles, le souvenir de l'antagonisme de mes chefs, tout s'envola de ma cervelle. Je ne vis plus que ce trait de bonté, et avec, dans le lointain, un chapelet interminable de bonnes poules au riz. Je rentrai à Mostaganem, emboitant le pas à mon chef et plus fier qu'Artaban. Nous étions bien heureux tous les deux : lui, d'avoir sauvé son régiment du licenciement, à force de prouesses et d'ingéniosité; moi, d'avoir conquis la certitude de ne jamais plus dîner avec des escargots braisés.

V

LE SYSTÈME DU GÉNÉRAL DE LAMORICIÈRE

Pélessier. — En route. — Renault de l'arrière-garde. — Un héros. — Sybaritisme. — Nos sorties. — Trop de blé. — Un convoi d'ânes. — Pauvre Rativet. — Perdus ! — Voltigeurs égarés. — Retour triomphal. — Réconciliation. — Une délivrance. — Un rêve.

Enfin le général Lamoricière allait pouvoir exécuter ce fameux plan qui devait transfigurer l'Algérie, appliquer les idées conçues par lui, adoptées par le gouverneur général, et que j'ai exposées dans le chapitre précédent. Il voulait prendre dans sa division six mille hommes de choix, s'enfoncer, à leur tête, dans ces espaces déjà sillonnés, mais encore insoumis, laisser se refermer derrière eux le flot des indigènes, dire adieu pour un temps au reste du monde, renoncer à tout secours, à toute communication, à tout ravitaillement, et, prenant Mascara comme point fixe, vivant des ressources du pays, conquérant sa nourriture à la pointe de l'épée, s'élançant dans tous les sens sur les tribus arabes, les frapper sans relâche, les piller, les exterminer, jusqu'à ce qu'elles tombassent à genoux. C'était de la folie, dira-t-on; c'était l'immolation possible de nos meilleures troupes ! Non. C'était de la confiance en soi, de la confiance en ses soldats, de la confiance dans la supériorité de notre armement, de la confiance en l'irrésistibilité de la tactique civilisée en face du désordre

de populations encore primitives. Pour tout dire en un mot, c'était du génie.

Le général, rentré avec nous à Mostaganem, prépara donc cette expédition décisive, dont on peut dire qu'elle a été le couronnement de la prise d'Alger et qu'elle nous a véritablement donné l'Algérie. Ses préventions contre Yusuf étaient dissipées. Il venait de le voir à l'œuvre, et, passant d'une défiance injustifiée à une confiance illimitée, pour rien au monde il n'aurait entamé sa grande aventure sans emmener les spahis et leur chef.

Ce fut à ce moment que je fis connaissance avec le colonel Pélissier, le futur vainqueur de Sébastopol. Un matin, le colonel, dont je partageais la table, me dit :

— J'ai invité le colonel Pélissier à venir manger notre couscoussou; il est dix heures et demie et il n'arrive pas. Allez donc le chercher, il doit être sur la place.

Je le trouvai, en effet, causant dans un groupe d'officiers, et lui fis ma commission. J'avais profité de notre séjour à Mostaganem pour m'équiper convenablement. Adieu le pantalon de toile, la veste usée, le burnous de rencontre et les chemises lavées au caillou! J'étais, j'ose le dire, un des sous-officiers de l'armée les mieux tenus.

— Allons, me dit le colonel Pélissier, après m'avoir examiné un instant de la tête aux pieds. Il partit. Je le suivis à gauche et un pas en arrière de lui.

— Est-ce que je vous fais peur? me dit-il brusquement.

— Non, mon colonel.

— Alors, pourquoi restez-vous derrière?

— Parce que j'attends que vous m'autorisiez à marcher à côté de vous.

— Arrivez, jeune homme. Comment vous appelez-vous?

— Du Barail, mon colonel.

— Du Barail! Est-ce que vous seriez parent de ce mauvais coucheur qui...?

— Pardon! mon colonel. C'est mon père.

— Ah! c'est votre père! Eh bien, savez-vous que j'ai failli me couper la gorge avec votre père?

— Non, mon colonel, mais cela ne m'étonne pas, car il ne connaît guère que ce moyen-là de résoudre les difficultés.

— C'est toute une histoire. Ici même, en 1833, un de mes frères, chef de bataillon au 66^e de ligne, qui servait sous les ordres de votre père, mourut et fut enterré à Matamore, sous un tertre qui porte encore le nom de « Cavalier Pélissier ». Ma belle-sœur vint pour chercher son corps. La commission d'hygiène s'opposa à l'exhumation. La pauvre femme eut le tort de rendre votre père responsable de ce refus et de le faire attaquer dans les journaux. Croyez-vous qu'il vint me chercher jusqu'à Paris, où j'étais attaché à l'état-major de la place comme chef d'escadron, pour me demander raison d'une affaire dont je ne connaissais pas le premier mot? Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne me battis pas: c'eût été absurde.

Non seulement le colonel ne me fit jamais supporter les suites de la susceptibilité paternelle, mais il fut, à partir de ce jour, exquis pour moi. C'est à lui que je dois d'être arrivé promptement à l'épaulette. C'est à lui que je dois, dans d'autres circonstances non moins décisives, la rapidité de mon avancement. Quel charmant portrait il y aurait à tracer de ce grand homme de guerre à qui la France doit une des pages les plus glorieuses de son histoire! Mais quel portrait difficile, car rien n'était plus mobile, plus changeant que sa physionomie! Un peu court, un peu gros, il avait déjà à cette époque la tête toute blanche, ce qui le faisait paraître plus âgé qu'il ne l'était en réalité. L'œil était beau, pénétrant et singulièrement vif, surtout lorsque le plissement de la

Caractères

paupière accompagnait un de ces mots à l'emporte-pièce auxquels rien ne résistait et qu'il lançait d'une voix à la fois lente, nasillarde et profonde. Une moustache noire et épaisse barrait sa figure accentuée, sur laquelle se reflétait toute l'énergie de son âme. On y lisait, à première vue, la qualité maîtresse du chef : le caractère ; le caractère qui relègue à un rang secondaire toutes les autres facultés, même la science militaire ; le caractère qui rend une âme inaccessible aux émotions enfantées par les péripéties de la guerre et la laisse maîtresse d'elle-même, au milieu du tumulte des batailles ; le caractère sans lequel il n'y a ni intelligence, ni force, ni victoire.

Rien ne faisait présager encore la destinée glorieuse que l'avenir lui réservait. Il avait quinze ans de plus que son jeune général, et, soldat du premier Empire, il avait fait la guerre avant que ce dernier entrât au collège. Néanmoins, il donnait à tous l'exemple de l'obéissance, de la déférence, dans ses fonctions de chef d'état-major, où il se montrait à la fois très méthodique et très affable pour les jeunes officiers, qu'il savait tenir en bride et employer selon leurs aptitudes.

Vers le 20 novembre, le général de Lamoricière, qui avait tout mis en ordre et qui laissait au général Bedeau l'intérim du commandement de la province d'Oran, quitta Mostaganem à la tête de six mille hommes. Jamais troupe ne fut plus courageuse, mieux disciplinée, plus résistante aux fatigues et aux privations. Jamais état-major ne fut plus jeune, plus dévoué et plus digne des grades suprêmes que devaient conquérir presque tous ses membres. Jamais chefs de corps ne furent à la fois plus énergiques et plus paternels. Certes ! nous allions, tous, bien souffrir ; mais, tous, nous allions rapporter de cette campagne, qui dura cinq mois, ce sentiment que la guerre, faite sous de tels chefs et avec de tels frères d'armes, doit être un avant-goût du paradis

des braves. On me permettra de faire défiler devant le lecteur quelques-uns de ces types de soldats qui s'enfonçaient dans le Sud.

L'aide de camp du général de Lamoricière était le capitaine Patras d'Illiers, qu'une mort prématurée atteignit dans le grade de chef d'escadron. Son officier d'ordonnance était le lieutenant d'artillerie de Bentzmann, mort général de division pendant le siège de Paris, et qui venait de remplacer le capitaine Bosquet, le futur maréchal de France. Le chef d'état-major était, je l'ai déjà dit, le lieutenant-colonel Pélassier, entré au service en 1815, ayant fait la campagne de Morée avec le maréchal Maison, et passé de là au corps expéditionnaire d'Afrique, où il avait été nommé chef d'escadron, à la prise d'Alger. Il était, en outre, chevalier de Saint-Louis. Il avait sous ses ordres le capitaine de Martimprey, le devoir et le dévouement faits homme, mort général de division, grand-croix de la Légion d'honneur, gouverneur des Invalides ; le capitaine Denis de Senneville, tué à Turbigo, où il était colonel chef d'état-major du maréchal Canrobert ; le capitaine Jarras, mort général de division, après avoir été chef d'état-major de l'armée du Rhin et avoir écrit un ouvrage magistral sur le siège de Metz ; trois jeunes lieutenants : le lieutenant Cassaigne, un des hommes les plus complets, les plus admirables que j'aie rencontrés ; il resta jusqu'à la fin l'aide de camp et l'ami de Pélassier, dont il savait modérer le caractère violent. Sous les murs de Sébastopol, devenu colonel, il fut emporté par un boulet aux côtés de son chef, dont la mort seule pouvait le séparer. Le lieutenant Trochu, un officier si séduisant et si brillant que, plus tard, le général de Lamoricière et le maréchal Bugeaud devaient se le disputer comme aide de camp. Pour l'avoir, le gouverneur général devait aller jusqu'à forcer les ministres de délibérer en conseil, pour le nommer extraordinairement chef d'escadron, après trois ans et demi

de grade de capitaine. Et enfin, le lieutenant Ranson, destiné à remplacer Cassaigne auprès du général Pellissier, et mort général de division, après avoir commandé le 16^e corps d'armée. Tous ces hommes auraient pu s'appeler : la jeunesse, l'énergie, l'intelligence, l'activité et la bonne humeur.

Quant aux commandants de troupe, tout d'abord il faut faire une place à part au lieutenant-colonel Renault, « Renault de l'arrière-garde », comme l'appelaient les soldats. Il commandait deux magnifiques bataillons d'élite, composés de grenadiers et de voltigeurs. Il était maigre, décharné, pâle. On le voyait arriver, le soir, au bivouac, le dernier, épuisé, sans voix, ayant éreinté trois ou quatre chevaux à courir partout où il y avait du danger, partout où il y avait un combat.

Dans les guerres d'Afrique, l'endroit le plus périlleux a toujours été l'arrière-garde. Les Arabes résistaient rarement de front à une tête de colonne, rendue irrésistible par l'accumulation des forces qui serraient de l'arrière sur elle. Ils s'attachaient à l'arrière-garde, obligeant la colonne, soit à s'arrêter pour retourner en arrière et se fatiguer inutilement, soit à s'allonger indéfiniment, en laissant ses dernières troupes sans protection suffisante. Cette tactique, d'ailleurs intelligente, nous exténuait. Mais alors Renault triomphait. On le voyait partout à la fois, courant aux derniers tirailleurs pour les soutenir, courant à cette compagnie pour la former contre une attaque dont elle était menacée et dont elle ne s'apercevait pas, courant à cette autre pour la ramener au secours des tirailleurs compromis. Il avait l'instinct de la guerre, qu'il faisait depuis longtemps, d'ailleurs, puisqu'il combattait déjà en Espagne, avec les Christinos contre les Carlistes, dans cette admirable légion étrangère qui fut commandée d'abord par le colonel Conrad, et puis par le colonel Bernelle. Un jour, là, commandant la compagnie d'avant-garde des

Christinos, il avait forcé les deux armées à une bataille préparée pour le lendemain, en fonçant tout seul sur les Carlistes et en les délogeant, de proche en proche, de leurs positions, suivi par toute l'armée constitutionnelle qui ne voulait pas l'abandonner. D'ailleurs, quel plus bel éloge à faire de Renault que ces paroles du duc d'Orléans qui disait un jour : « Si j'avais l'honneur de commander une armée, la veille d'une bataille, j'enverrais chercher Renault n'importe où, dans ma voiture, pour lui confier mon avant-garde ! » Bien longtemps après, sénateur, général de division, en 1870, il eut la jambe emportée par un éclat d'obus à la bataille de Champigny, et mourut de cette horrible blessure, après avoir affronté la mort en tant de batailles où il avait versé son sang généreux. Le ciel nous ravit ce héros en même temps que la victoire.

Ses deux bataillons avaient pour chefs : l'un, le commandant de Montagnac, le futur héros de Sidi-Brahim, où il tomba glorieusement victime de sa témérité, et dont les lettres, recueillies et publiées récemment, dépeignent bien le caractère de fer ; l'autre, le commandant Paté, mort général de division, dans un âge très avancé.

Le 5^e bataillon de chasseurs de Vincennes avait pour chef le commandant Mellinet, hier encore le doyen de l'armée française, général de division, grand-croix de la Légion d'honneur, qui vient de mourir à Nantes, âgé de quatre-vingt-quinze ans, et qui était vénéré par tout ce qui porte l'épée en France. Enfin, le 13^e léger était commandé par le colonel de la Torre, qu'on disait fils naturel de Godoï, prince de la Paix. Une figure étrange de soldat : chagrin, froid, stoïque, n'ayant pas le sentiment du danger, et flegmatique au milieu du feu le plus vif, sur son petit cheval blanc et sous son caban à capuchon. Estimé comme militaire, détesté comme chef. C'est lui qui répondait à un inspecteur général l'interrogeant sur ses officiers : « J'ai quatre catégories d'of-

ficiers. La catégorie des officiers qui servent bien : elle ne contient presque personne ; la catégorie des officiers qui servent passablement : il y en a beaucoup ; la catégorie des officiers qui servent mal : il y en a quelques-uns ; et enfin la catégorie de M. d'Argenton. » M. d'Argenton était un lieutenant qui lui avait déplu par son esprit railleur et caustique. Faut-il encore citer dans le 41^e de ligne le colonel Roguet, le commandant Maissiat, mort général de division ? le lieutenant de Lavarande, tué devant Sébastopol où il était déjà général de brigade ? le lieutenant Deligny ? L'artillerie était commandée par le capitaine Pariset, sorti du rang et qui devint intendant général. Les services administratifs étaient dirigés par le sous-intendant Bondurand, dont je ferai un bel éloge en disant qu'il n'était administratif qu'autant qu'il le fallait, c'est-à-dire qu'il avait l'esprit large et rempli de ressources.

Comme cavalerie, nous n'étions que deux cents spahis, mais triés sur le volet et commandés par Yusuf, c'est-à-dire entreprenants, aventureux, et ne se ménageant pas. Ce fut d'ailleurs cette poignée de cavaliers, ordinairement soutenue par les bataillons du colonel Renault, qui porta presque tout le fardeau de l'expédition. Chacun d'eux usa deux ou trois chevaux.

A quelques kilomètres de Mostaganem, nous rencontrâmes l'ennemi, qui prit contact et se mit à nous harceler, avec des injures d'abord et des coups de fusil ensuite. Nous étions habitués aux injures ; mais, cette fois, les Arabes y mettaient une telle insistance que, sans comprendre ce qu'ils nous criaient de loin, nous nous doutions qu'ils nous avaient joué quelque tour, et qu'ils avaient remporté quelque succès.

A Mascara, nous découvrîmes la triste cause de leur arrogance et de leur joie. Le colonel Géry arriva en personne au-devant de la colonne, pour en faire part au général. Le troupeau de bœufs venait d'être enlevé par

les Arabes qui, en outre, avaient fait prisonniers plusieurs hommes, et, parmi eux, un officier d'état-major du plus rare mérite avait disparu, tué ou capturé. Il fallait nourrir le troupeau en l'envoyant paître assez loin de la ville, et, comme la garnison était peu nombreuse, on ne pouvait pas le faire garder par plus d'une section d'infanterie. Les Arabes avaient dressé une embuscade, accablé la section et emmené les bœufs. Le lieutenant de Mirandol, averti de ce désastre, avait ramassé tout ce qu'il trouva d'hommes sous la main, et s'était élancé au secours des gens et à la poursuite des bêtes. Il avait réussi à dégager un malheureux clairon du 13^e léger que les Arabes allaient décapiter. Mais il était tombé sous son cheval percé de balles, et avait reçu, dans cet état, plus de trois cents coups de fusil. Comme on n'avait pas retrouvé son corps, on espérait que les Arabes, émerveillés par sa bravoure, l'avaient emmené prisonnier. Cette disparition affecta vivement le général de Lamoricière. Mais ce qui le consterna, ce fut l'enlèvement du troupeau, sur lequel il comptait précisément pour nous nourrir ; car nous étions partis sans convoi, et il ne lui restait plus un kilo de viande fraîche à donner à ses hommes. Cet accident pouvait être la ruine de tout son système. Il fit appeler aussitôt le colonel Yusuf et lui indiqua la situation : « Les Arabes nous ont pris le troupeau. Il m'en faut un demain, à tout prix, sans quoi, je dois renoncer à mes projets. Par conséquent, cette nuit nous partons pour une razzia sur un point que je vais tâcher de découvrir et d'étudier. Gardez tout votre monde sous la main, et à ce soir, minuit. »

Les troupes entrèrent dans Mascara et furent logées dans les différentes parties séparées de cette ville qui portaient, comme dans toutes les villes arabes, un nom différent et formaient autant de faubourgs. Celui de Baba-Ali était réservé aux spahis. Mais on nous

garda pour ce jour-là, à Mascara même, dans un enclos appelé les Écuries du beylick. A minuit, les hommes furent réveillés silencieusement, et nous partîmes sous la direction du général lui-même, avec les deux bataillons d'élite du colonel Renault, et le 41^e de ligne qui devait former la réserve. Au petit jour, nous arrivions sur le campement d'une tribu de montagnards : les Beni-Chougrans, ceux-là mêmes qui m'avaient offert l'hospitalité dans ma mission auprès d'Abd-el-Kader, en 1837. Ils furent surpris et ne nous opposèrent que d'insignifiantes résistances individuelles. Nous ramenâmes, dans la journée, un troupeau équivalent à celui que les Arabes nous avaient pris.

Toute crainte de famine était donc, pour le moment, écartée, et nous allâmes nous installer dans le faubourg de Baba-Ali, qui, d'ailleurs, ne présentait que des ruines. Chacun s'y établit comme il put. Le colonel s'était réservé une mosquée, à peu près habitable. J'eus pour moi un de ces petits réduits comme on en trouve dans ces sortes d'édifices, et qui ressemblent aux chapelles latérales de nos églises. Le toit était effondré, et il manquait un mur que je remplaçai par une natte. Mon mobilier se composa d'une belle toile de hamac étendue sur la terre battue, et relevée du côté de la tête par un très gros et très joli caillou. Il régnait dans mes appartements une fraîcheur qui devait être délicieuse en été, et une humidité suffisante pour faire germer les grains d'orge tombés des sacs, au moment de la distribution; de sorte qu'au printemps je me trouvai couché au milieu d'une petite plaine de verdure qui donnait des idées champêtres. J'aurais peut-être pu mieux m'arranger; mais je suis maladroit comme tout pour me donner du confortable. Et puis, vraiment, ce n'était pas la peine. Nous étions constamment en course, et nous ne faisons que toucher barre de temps en temps à Mascara. Pendant les cinq mois

que dura l'expédition, je ne me suis pas déshabillé une seule fois pour dormir. Nous ne faisons, d'ailleurs, qu'imiter les Arabes, et le colonel nous encourageait dans cette imitation que, pour ma part, je poussai aussi loin que possible. Ainsi, par-dessus l'uniforme, je portais le grand haïck enveloppant tout le corps et serré autour de la tête, couverte de plusieurs calottes, par la cordelette en poil de chameau, le burnous blanc sous le burnous rouge, les bottes et les éperons arabes. J'allai jusqu'à me faire raser complètement la tête, en réservant, au sommet, une petite houpette de cheveux par laquelle, si j'étais mort à cette époque, le Prophète, qui s'y serait certainement trompé, aurait bien été capable de me prendre pour m'emporter chez ses célestes houris. Il lui eût fallu, pour éviter cette erreur, constater que je ne portais pas la petite mutilation, commune à ses fils et aux Israélites. Mais c'eût été là une curiosité que je n'eusse pas hésité à qualifier de déplacée. Mon esprit, influencé par la forme extérieure, et aussi par le contact perpétuel des indigènes que nous devons rallier ou soumettre, avait fini par contracter des pensées arabes. Nourri, vêtu, logé à la mode arabe, parlant la langue du pays, j'étais devenu Arabe, à l'intérieur et à l'extérieur.

Nous n'eûmes pas long temps à consacrer à notre installation, et au bout de deux jours commencèrent les opérations contre les tribus insoumises qui, à l'exception des Douairs et des Smélahs, nos fidèles alliés, campés autour d'Oran, composaient la totalité de la population de la province.

Je n'ai point l'intention de raconter par le menu les incidents de cette campagne de cinq mois; ce serait fatiguer le lecteur par le récit fastidieux de marches et de contremarches qui se ressemblaient forcément un peu. La première de ces sorties, toutes conçues sur un plan uniforme, pourra servir de modèle à toutes les

autres. Il s'agissait de s'emparer d'immenses silos, propriété de la puissante tribu des Hachem de Ghreiss, à laquelle appartenait Abd-el-Kader, et d'aller, par conséquent, attaquer l'Émir au cœur même de sa puissance. Nous quittâmes Mascara à la nuit tombante, sans que personne connût le but de l'expédition, excepté le général et le capitaine de Martimprey, qui l'avait préparée. Ce dernier marchait en tête, suivi d'un porte-fanion. Derrière s'avancait le général de Lamoricière accompagné de son état-major, auquel on adjoignait un certain nombre de sous-officiers de spahis. Puis venait l'infanterie en colonne, par pelotons serrés. Au milieu d'elle, précédant les deux derniers bataillons, ceux du colonel Renault, l'artillerie, en colonne par sections; et enfin, à la queue, la cavalerie, en colonne par pelotons, serrant d'aussi près que possible le dernier peloton d'infanterie. Tout le monde gardait le plus profond silence. Les ordres, les recommandations, les indications se transmettaient à voix basse. Aucune batterie de tambour, aucune sonnerie de clairon ou de trompette; défense absolue de fumer, de battre le briquet, d'enflammer une allumette. Perpétuellement, un officier ou un sous-officier partait de la tête de colonne et, faisant l'office de chien de berger, descendait, par la droite, jusqu'au dernier peloton, remontait, par la gauche, jusqu'au général, pour lui signaler le moindre incident, prévenant chaque portion de troupe, toutes les heures, lorsqu'on s'arrêtait pour la halte réglementaire de dix minutes. Cette privation de tabac et de parole rendait encore plus pénible la privation totale de sommeil.

Le lendemain, on arriva, vers le milieu du jour, sur les silos. Tout le monde sait qu'un silo est un grenier arabe, constitué par une grande fosse pleine de grain, sur lequel on foule la terre. Dès l'aurore, notre marche avait été éventée par les cavaliers arabes, qui étaient

venus nous reconnaître et qui étaient allés ensuite prévenir l'Émir de notre marche. Et, pendant que chacun puisait à même dans les silos éventrés pour se charger de tout le blé qu'il pouvait porter, on voyait, dans le lointain, grossir des masses ennemies qui nous présageaient un retour accidenté. L'opération nous prit toute la journée, et on coucha autour des silos, après s'être couvert d'un petit retranchement grâce auquel la nuit ne fut troublée que par des coups de fusil tirés aux avant-postes. Le lendemain, on reprit la route de Mascara. Mais cette colonne légère, qui avait franchi rapidement une distance considérable, s'était transformée en un lourd convoi, à la marche pesante et lente. Le fantassin, parti avec un havresac complètement vide, le rapportait plein de blé. Nos cavaliers marchaient à pied, conduisant par la bride leurs chevaux sur lesquels ils étaient remplacés par un sac d'orge. Il ne restait autour d'Yusuf qu'un peloton, composé d'officiers et de sous-officiers prêts à charger. La retraite, naturellement, se faisait en bon ordre et par échelons alternatifs, c'est-à-dire que le dernier peloton qui tirait avec l'ennemi ne se repliait que lorsque le peloton précédent avait pris une bonne position, afin de le remplacer. Les Arabes donnaient avec beaucoup de fougue, jusqu'à traverser la ligne des tirailleurs pour venir décharger leurs fusils sur les sections de soutien, rangées en bataille, qui leur offraient une cible plus large. Et, pendant ce temps, quoique cheminant péniblement, la colonne s'allongeait sensiblement par les arrêts successifs de l'arrière-garde, et laissait parfois une distance considérable entre ses premières et ses dernières troupes. C'était dans ces moments que le colonel Renault était vraiment merveilleux. Ce jour-là, nous aperçûmes tout à coup une compagnie de voltigeurs du 13^e léger, surprise, entourée et bousculée par un gros de cavalerie arabe. Yusuf, toujours aux

aguets, commanda la charge, et nous partîmes à fond de train pour dégager les voltigeurs. Il y eut une mêlée de cavalerie qui permit à la compagnie de soutien de recueillir sans grand dommage ces voltigeurs, en même temps qu'arrivaient les carabiniers du 5^e bataillon de chasseurs, amenés par le général en personne, au pas de course, après avoir mis sac à terre. Leurs feux de salve éloignèrent l'ennemi.

Dans cette charge rapide et furieuse, les spahis perdirent un jeune officier charmant, le lieutenant Gallot, qui reçut dans le bas-ventre une balle dont il mourut. Deux minutes avant de charger, cet officier m'avait prié de lui passer ma lame de sabre, en même temps que le colonel Yusuf, qui ne dédaignait pas de faire le coup de feu, m'empruntait mon fusil. De sorte que, sans un bâton qui me restait, je ne sais par quel hasard, j'aurais chargé les mains dans les poches. Pour comble de disgrâce, une balle vint briser le pied de mon cheval. Il se passa là une scène des plus dramatiques. Un cavalier hachem s'était présenté, quelques jours auparavant, pour entrer dans nos rangs, se prétendant persécuté par sa tribu et voulant s'en venger. Le général le prenait pour un traître et hésitait à l'admettre. Dans la charge, un cavalier ennemi ayant été tué, l'Arabe sauta à bas de son cheval, lui coupa la tête et vint agiter ses deux mains pleines de sang sous les yeux du général, en lui criant : « Croiras-tu désormais à ma sincérité ? »

On rentra à Mascara, pour emmagasiner les céréales et pour repartir le lendemain, dans les mêmes conditions et dans le même but. Et cela dura cinq mois, avec cette aggravation que, chaque fois, il fallait aller plus loin pour dépasser les limites des régions épuisées dans les expéditions précédentes. Au bout de quelque temps, Mascara contenait toutes les réserves de cette riche contrée. Ses magasins regorgeaient de blé et d'orge, mais manquaient de tout le reste. De sorte que l'intendance

vous donnait du blé pour remplacer tout ce qu'on allait lui demander. Si un soldat avait besoin d'une paire de souliers ou d'un pantalon rouge, on lui donnait l'équivalent en blé, quitte à lui d'aller se tailler une paire d'espadrilles dans la peau fraîche d'un bœuf abattu, ou de coudre à son pantalon, ou même à son caleçon, des morceaux de peau de mouton. Nos hommes ressemblaient à leurs aïeux des bataillons de Sambre-et-Meuse, ou plutôt à de vrais brigands; mais, mal nourris et mal vêtus, ils étaient superbes de vigueur et d'entrain, et avec cela, fiers de leur mission qu'ils comprenaient, fiers d'avoir fait réussir le plan du général, d'avoir démontré qu'on pouvait vivre sur l'Arabe et nourrir la guerre par la guerre. Ils avaient de l'argent dans leurs poches, d'ailleurs, car le général avait ordonné le remboursement des rations de vivres que l'État ne fournissait pas. Il eut même à ce sujet des difficultés avec les bureaux de la guerre. Seulement, l'argent ne servait à rien, parce qu'il n'y avait rien à acheter à Mascara. Il n'y avait pas de commerce, bien entendu, et les cantiniers, qui s'étaient risqués avec la colonne, avaient eu vite vendu leur mauvaise eau-de-vie et leur absinthe frelatée. Avec tous ces amas de blé, on n'avait pas même les moyens de faire un pain présentable. Il n'y avait comme moulins que les petits moulins arabes qui marchent à la main. Nos prisonniers étaient perpétuellement occupés à les faire aller; mais on n'obtenait grâce à eux qu'une farine grossière de blé dur avec laquelle on ne savait pas encore, à cette époque-là, faire de bon pain. Un pain de munition, à Mascara, valait six francs. Et encore devions-nous nous estimer très heureux de les avoir, ces moulins arabes. On en prenait soin comme de la prunelle de ses yeux.

Il y avait un convoi d'ânes, uniquement chargé du transport de ces précieux moulins, et le général avait mis à la tête de ce convoi son plus brillant officier : Tro-